

Grand Hôtel

Une fois de plus on marchait devant le Grand Hôtel qu'ils venaient de restaurer. Tout au moins en partie. Des lumières étaient visibles au niveau du toit où l'on avait du procéder là aussi à des travaux formidables de restauration.

C'était un monde que cette bâtisse monstrueuse, mais belle tout en même temps. On ne pouvait qu'être fasciné par cette immensité, impressionné, rendu presque sans voix. Comment l'homme avait-il pu concevoir un hôtel si grand et qu'attendait-il de l'avenir pour pouvoir sans cesse le remplir et amortir les coûts faramineux d'entretien et les frais généraux énormes quant à la simple exploitation.

Il fallait convenir qu'il y eut d'autres époques où des têtes couronnées et fortunées le fréquentaient et y laissaient une part importante de leurs revenus. On s'imaginait alors cette foule de désœuvrés, hommes et femmes, se promener sur les quais, lentement, l'ombrelle en main pour ces dames, le melon ou même la tubette sur la tête, pour ses messieurs, prétentieux, voire hautains à souhait. On se croisait. On se saluait. On allait dans le parc immense pour tailler une petite bavette. On faisait des manières. On se rendait de l'autre côté de la rivière par un joli pont faire des emplettes. Et le soir, dans le grand salon où l'on se retrouvait entre gens de même milieu, on dansait aux sons tour à tour rapides ou langoureux de quelque orchestre vous balançant une marche énergique d'un



compositeur quelconque ou vous offrant avec un clin d'œil complice de la part du chef, une valse romantique à la sauce viennoise.

Plus tard, dans un appartement d'on ne sait quel étage, ou dans une suite à tant la nuit, de gros bonhommes bedonnant honoraient leur dame, mieux encore leur maîtresse, cela avait infiniment plus de charme, dont les cris de volupté,

réels ou feints, étaient étouffés par la vastitude des pièces et le moelleux des literies !

On croyait ainsi, gens du monde, tenir l'univers entre ses mains, tandis qu'une armée d'employés était à votre service. L'or sortait de vos poches sans problème, encore que parfois vous étiez avarés de pourboire comme cela n'est pas permis, même qu'il y entrait de la même manière, alors que d'autres, dans la proximité immédiate, s'échinaient à simplement gagner leur vie.

On se demande si parmi ceux-ci ou celles-là qui venaient de la montagne, d'aucuns ou d'aucunes étaient issus de l'une ou l'autre de ces vieilles maisons où la vie restait fruste et primitive. S'ils avaient délaissé ces cuisines voûtées du premier niveau et les chambres simples des étages, lesquelles on avait gagnées par des escaliers extérieurs et des balcons de bois qui permettaient la communication à chacune des pièces tandis que l'on s'y entassait à trois ou quatre, ou plus encore. Car les familles étaient nombreuses, certaines allant jusqu'à la bonne douzaine d'enfants tandis que le père, sec comme une trique, triquait à tour de bras avant qu'il n'aille justement travailler dans l'un ou l'autre de ces établissements où il était peut-être palefrenier, employé de la cuisine ou occupant tout autre place subalterne que l'on rémunère que peu.

Ainsi le luxe, la frivolité, l'immoralité bien souvent, si ce terme n'est pas désuet et ne vous ferait pas paraître pour le donneur de leçon que vous souhaiteriez ne pas être, côtoyaient-ils la simplicité des natifs descendus de leur montagne, ou simplement les habitants de quelque bâtisse rustique du village, un peu en retrait, tandis que l'intérieur de l'agglomération avait été envahi et réservé à ces nouvelles constructions, belles assurément, mais disons-le, prétentieuses et souvent démesurées, que hantait l'aristocratie du pays et même des autres pays.

C'était-là un monde fascinant en dépit de son incroyable indifférence à l'inégalité des classes. Il est difficile, près d'un siècle plus tard, d'y pénétrer. Des analyses historiques serrées seules le pourraient. Tandis que ces quelques mots ne sont qu'une évocation d'un univers qui s'est éteint, on le suppose, avec les guerres. Pour renaître plus ou moins à chaque retour de la paix, mais dans un decrescendo probable qui a assuré une rentabilité de moins en moins évidente à ces entreprises titanesques qui n'étaient pas destinées à durer, tant la machine devait être parfaitement huilée afin qu'elle tourne. Et même pas à plein régime, mais de manière suffisante à ce que les sociétés qui les possédaient et les activaient ne fassent pas faillite trop tôt.

Restaient ces façades immenses. Cette grandissime construction aux couleurs rose saumon discrètes. Le mystère incroyable qu'enclosent ces murs qui durent nécessiter des matériaux pas milliers de tonnes, une bâtisse d'un poids insoutenable qui se dresse ainsi là, près de la rivière qu'elle domine et dominera, on espère, à jamais, si ce terme peut être appliqué à une construction humaine qui est sans cesse à entretenir afin qu'elle puisse affronter les rigueurs du temps et des intempéries.

Nous avons pu autrefois, c'est-à-dire avant sa restauration, fréquenter l'étage inférieur où se tenaient des expositions d'œuvres anciennes. C'était fascinant d'y pénétrer. C'était même comme un privilège rare qui vous aurait été accordé. L'escalier monumental qui conduit aux étages était barré d'une corde vous interdisant le passage. Cela rendait d'autant plus mystérieux ces mondes supérieurs que vous ne connaissiez jamais, cette suite interminables de chambres dont vous pouviez deviner l'état avancé de délabrement. Et des pièces, disait-on, au nombre de 365, c'est-à-dire autant que l'année ne compte de jours.

Le tout sentait un peu le moisi, tandis que parmi ces peintures anciennes, souvent aux tons foncés voire obscurs, vous auriez pu parfois trouver d'authentiques chefs-d'œuvre dont vous tombiez amoureux et que vous quittiez avec regret, n'ayant les moyens d'en acquérir aucun, même les pièces mineures coûtant tout de même quelques centaines d'euros. Il y avait là notamment des aquarelles de Venise sublimes, du XIXe siècle, dont la simple contemplation était une douce volupté. Oh ! combien on peut aujourd'hui regretter de ne pas les avoir achetées. Mais elles avaient déjà leur prix, et sans salaire excessif, d'autre part à restaurer des maisons, que choisir ? L'art ou le nécessaire ? Vous alliez partout, désireux en guère plus d'une heure de tout voir de ces centaines de toiles, et vous trouviez encore le temps de revenir à ces parcelles de votre ville bien aimée pour les admirer encore et encore, jusqu'à lasser ceux qui vous accompagnaient et qui, naturellement, ne pouvaient rien comprendre à votre goût immodéré pour la peinture. Deux mondes s'affrontaient une fois encore. Tandis que bientôt vous partiez tous, et que vous, vous gardiez en vous ce que vous aviez vu et qu'il vous en restait une impression ineffable de volupté.

On allait manger une glace de l'autre côté après que l'on ait passé le pont. On se mêlait à la foule. On montait au casino pour revoir cette construction magnifique à l'intérieur de laquelle se donnait un dîner privé. On voyait les tables dans le hall et l'on entendait battre des mains on ne sait après quel discours. Cela restait mystérieux. Devant, sur l'immense place, des voitures anciennes étaient alignées que regardaient des enfants facétieux qui mimaient une mise publique, allant jusqu'à donner des chiffres faramineux de ces monstres anciens d'une beauté fulgurante. Il y avait là notamment, parmi ces bijoux d'autrefois, une rolls énorme, un chef d'œuvre incontestable, lourd de peut-être deux tonnes mais d'une classe incroyable, et surtout avec un goût du détail absolu. Rien n'avait été laissé au hasard. Tout était de qualité et brillait ou luisait doucement dans la lueur des lampadaires. On se sentait presque dépassé par un tel engin qui assurément n'était pas destiné un jour à passer à la casse. Cela aussi faisait quelque part partie d'un monde qui n'était plus. Et à nouveau on se plaisait à le réimaginer et à le peupler d'une myriade d'individus dont la constante première était assurément l'indifférence aux autres. Juste montrer que l'on a de la tune et que surtout, l'on sait vivre.

Ce qui, dans le fond, pouvait être vrai.

Il faut reconnaître que cette ville, le soir, vous laissait un profond sentiment de plénitude, une impression de grandeur et de luxe, même si beaucoup de cette époque avait pu subir les ravages du temps. On était bien dans une nuit parfois tiède, parfois un peu froide cependant, à cause d'un courant venu des montagnes par le fond de la vallée. Les gens ne paraissaient jamais pressés, et surtout, on le sentait, avaient cette envie légitime de prendre leur temps tout en marchant sans précipitation, formant une foule nonchalante qui longeait la rivière, ou inondait la rue principale où les marchands de glace faisaient de bonnes affaires.

Ce n'était ici, jamais pareil à ailleurs. Particulier, romantique, cet empièchement large de la rivière qui n'était le plus souvent que modeste au fond de son énorme lit. Rarement à vrai dire on ne la voyait défilier dans ses grandes eaux qui auraient touché les grands murs des deux quais, qui laissaient même de grandes zones où poussait une végétation conséquente et un peu surprenante en ces lieux. On passait le pont une nouvelle fois. Les lampadaires depuis longtemps vous distillaient leur lumière douce et romantique. Et vous, manifestement, en compagnie toujours, vous étiez bien.

Et vous vous promettiez de revenir bientôt en ces lieux que vous ne quittiez jamais sans un petit serrement de cœur. Sait-on jamais ce qu'il peut arriver ! C'est-à-dire ce que vous réserve la vie, jamais à cours de chausse-trappes où vous pourriez sombrer !